

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°77 - octobre-novembre 2018

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES  
ET TÉMOIGNAGES**

**Une poésie qui respire  
Une poésie qui conquiert**



**C**'est grâce à Armel Guerne que l'œuvre complète de Novalis nous est enfin accessible en français. Il s'agit là d'un travail considérable et admirable où le nombre d'or du texte allemand est réinventé en français. « Traduction mythique » au sens où l'entendait Novalis lui-même.

**Voici un passage de l'introduction d'Armel Guerne aux fameux « Fragments » suivi d'extraits susceptibles de donner une idée des harmoniques inépuisables du « génie » même du romantisme allemand.**

« Ce n'est pas par hasard que Novalis est mort avant d'avoir pu mettre un ordre à ces matériaux préservés dans leur vif, qu'aucun art n'est venu freiner pour plier leur élan au bénéfice d'un ensemble. Leur dynamique se devait, pour rester tout entière, de n'obéir qu'à elle-même ; et sans doute est-ce ainsi qu'ils portent mieux leur efficace. Ce désordre leur est essentiel puisque tous convergent et fixent leurs regards de plus près, de plus loin, vers et sur cette même unité radicale, dont ils reflètent les mille et un aspects. Une œuvre « faite » impose à ses membres une servilité, ou une obéissance qui parfois les grandit en la grandissant elle-même ; mais aussi grande, aussi parfaite qu'elle pût être, son « unité » n'est jamais qu'une contrefaçon de l'autre, seule vraie. Celle-là est ici, l'invisible, restée prépondérante : et c'est pourquoi l'œuvre de Novalis est unique. Pourquoi sans doute aussi, jamais elle n'a eu autant de prix qu'à notre époque, un temps qu'on aurait tort de prendre pour anarchique quand il n'est seulement que pluriel, divorcé de toute unité... La pensée qui respire et la poésie qui conquiert, la poésie par-dessus tout, conçue comme la seule sagesse capable de faire régner, sur toutes les disciplines, la discipline souveraine, – l'air de cette pensée, l'ozone de son ciel, et les musiques du silence où entre cette poésie : tels sont ces souffles de vie. »

A.G.

### *MATHÉMATIQUES*

Toute la mathématique est à vrai dire une équation en grand pour les autres sciences.

Toute science, par conséquent, doit devenir mathématique. Les nombres sont, tout comme les signes et les mots, des phénomènes, des manifestations, des représentations « par excellence ». Dans la musique, elles apparaissent (les mathématiques) formellement comme révélations – comme l'idéalisme créateur.

La vraie mathématique a sa patrie en Orient. En Europe, les mathématiques ont dégénéré en simple technique. Chaque ligne est un axe de l'univers.

La réalisation du zéro – voilà le problème le plus ardu pour l'artiste de l'immortalité.

### *ESPACE-TEMPS*

Temps et espace surgissent ensemble et sont par conséquent bel et bien un, comme le sont sujet et objet. L'espace est du temps solidifié. Le temps de l'espace ruisselant, variable.

Le temps est : espace intérieur. L'espace est : temps extérieur. Images du temps. Espace et temps s'engendrent simultanément.

Chaque corps a son temps: tout temps a son corps.

### *MUSIQUE*

Notre âme, il faut que ce soit de l'air, puisqu'elle s'entend à la musique et y prend plaisir.

Sur le langage universel de la musique (langage à la puissance n). L'esprit devient libre, excité de façon indéterminée, et il se sent si bien, il lui semble que cela lui est si familier, si connu, qu'il croit, pendant ces courts moments, se retrouver dans sa patrie indienne.

Toute « méthode » est rythme. Veut-on abolir le rythme du monde, on abolit le monde aussi. Chaque homme possède son rythme individuel. Le sens rythmique est le génie.

### *MÉDECINE*

Notre corps doit parvenir au libre-arbitre, notre âme devenir organique.

La vie parfaite est le ciel. Le monde est l'imperfection même, le comble de la vie imparfaite, inachevée. Ce qu'ici-bas nous appelons la mort est une conséquence de la vie absolue, un fruit du ciel – d'où la destruction incessante de toute vie imparfaite – cette digestion continue, cette perpétuelle génération de nouveaux points de dévoration, de nouveaux estomacs – ce manger constant et ce faire persistant – absolue jouissance.

Les maladies sont à considérer comme des démences corporelles, et certes pour une bonne part comme des idées fixes.

Téléologie de la douleur.

### *PHILOSOPHIE*

La Philosophie est à vrai dire le mal du pays : le besoin d'être chez soi partout.

Où allons-nous ? Toujours à la maison.

### *MORT*

Ne se pourrait-il pas qu'il y eût aussi une mort au-delà, dont le « résultat » serait la naissance terrestre ?

Vivre est le commencement de la mort. La vie est en fonction de la mort. La mort est tout ensemble terminaison et début, séparation en même temps que plus étroite union avec soi-même. En passant par la mort, la réduction est parfaite.

La mort n'est pas autre chose que la rupture et la cessation de l'échange entre l'attraction intérieure et l'attraction extérieure, entre l'âme et le monde. L'intermédiaire est le corps. Le corps est le produit, mais en même temps le modificateur de l'incitation : une fonction (au sens mathématique) de l'âme et du monde. Et cette fonction possède un maximum et un minimum. Que l'un ou l'autre soit atteint, l'échange cesse. La mort est naturellement double. Le rapport entre x et y est variable en progression et en régression, – mais la fonction elle-même dans son entier est également variable. La mort se laisse donc rejeter dans des lointains indéterminés.

### *LANGAGE*

C'est une abstraction très étonnante et admirable que de pouvoir désigner avec des sons et des traits. Quatre lettres me désignent Dieu ; deux ou trois traits de plume, un million d'objets, Comme elle devient aisée la manipulation de l'univers – et combien évidente la concentricité du monde des intelligences ! La doctrine du langage est la dynamique du spirituel. Un mot d'ordre lance des armées, le mot liberté des nations.

C'est au fond une drôle de chose que de parler et d'écrire, la vraie conversation, le dialogue authentique est un pur jeu de mots. Tout bonnement ahurissante est l'erreur ridicule des gens qui se

figurent parler pour les choses elles-mêmes. Mais le propre du langage, à savoir qu'il n'est tout uniment occupé que de soi-même, tous l'ignorent. C'est pourquoi le langage est un si merveilleux mystère, et si fécond : que quelqu'un parle tout simplement pour parler, c'est justement alors qu'il exprime les plus originales et les plus magnifiques vérités. Si seulement on pouvait faire comprendre aux gens qu'il en va du langage comme des formules mathématiques : elles constituent un monde en soi, pour elles seules ; elles jouent entre elles exclusivement, n'expriment rien sinon leur propre nature merveilleuse.

### *SPÉCULATION*

Le monde doit être romantisé. Ainsi on retrouvera le sens originel.

La poésie est le réel véritablement absolu. C'est là le noyau de ma philosophie, Plus c'est poétique, plus c'est vrai.

Autant de sens, autant de modalités de l'univers, l'univers qui est entièrement une analogie de l'être humain en corps, âme et esprit. Celui-ci un raccourci, celui-là une extension de la même substance.

L'homme parfaitement lucide s'appelle le voyant.

Toutes les limites qui existent, c'est seulement pour qu'elles soient franchies, – et ainsi de suite.

La conscience n'est rien que la « sensation » du sens (algébrique) de l'équation, – du sens des rapports.

Tous les hasards de notre vie sont des matériaux dont nous pouvons faire ce que nous voulons.

L'humanité ? Un rôle humoristique.

### *AMOUR*

Tout objet aimé est le centre d'un Paradis.

On est seul avec tout ce que l'on aime.

Ma bien-aimée est l'abrégée de l'univers, et l'univers est

prolongement de ma bien-aimée. Aimer les sciences, c'est trouver en elles toutes les fleurs et des souvenirs pour sa bien-aimée.

Les femmes sont plus parfaites que nous. Plus libres que nous. Nous sommes habituellement meilleurs. Mais elles connaissent mieux que nous, s'y connaissent et reconnaissent mieux. Elles sont des actrices nées, des artistes nées. Elles individualisent où nous universalisons.

## RÊVE

Nous rêvons de voyages à travers l'univers... L'univers n'est-il donc pas en nous ? Nous ne connaissons point les profondeurs de notre esprit. Le chemin secret va vers l'intérieur : en nous, sinon nulle part, est l'éternité avec ses mondes, le passé et l'avenir.

Où le monde intérieur et monde extérieur sont en contact, là est le siège de l'âme. Elle a son lieu à tous les points de pénétration, partout où ils se compénètrent.

Le rêve nous instruit de façon remarquable de la facilité qu'à notre âme à pénétrer tout objet, à se transmuter instantanément en cet objet.

Le monde devient rêve et le rêve devient monde.

*Novalis, par un peintre inconnu*



*Portrait de Novalis en illustration de l'article.*

**LA WARTBURG**  
PAR LA COMTESSE IDA DE HAHN-HAHN

**II.**

*Les Minnesänger.*

**L**aisserez-vous profaner par les hommes vos chants sublimes, ce doux parfum de l'esprit, cette fleur de l'âme ? – Voulez-vous dévoiler aux regards étrangers vos heures fortunées, vos joies enthousiastes et vos douleurs frénétiques, ce que vous avez pensé, ce que vous avez senti ? –

Ne craignez-vous pas les traits mordants de l'ironie qui habite dans les cœurs froids ? – l'ironie à l'abri de laquelle ne sont pas même les Dieux de notre culte ? – Pleine de modestie, votre âme a-t-elle renoncé à toute vanité pour supporter les critiques d'un esprit sévère ?

Ne voulez-vous que glorifier l'image de la divinité cachée que vous adorez à votre manière, qui remplit le temple du monde ? – ou bien votre cœur n'est-il agité que du désir d'acquérir des honneurs terrestres ? – Alors, seulement alors, ô troubadours, présentez-vous à l'entrée de la lice.

WOLFRAM D'ESCHILRACH.

*Le chant de la vérité.*

De même qu'à l'orient les flammes rosées de l'aurore, qui nous annoncent l'arrivée du soleil, sortent de l'éclat merveilleux de la nuit qui les voilait de ses ombres, de même que le grand astre se montre entouré de mille rayons de feu que n'a pu peindre encore la main d'aucun artiste, et répand sur nous la bénédiction ;

Ainsi la beauté de la vérité commence à poindre à travers les nuages, ainsi elle attend qu'elle puisse couronner le ciel, qui fut sa patrie. Elle s'avance, victorieuse de la sombre envie qui menaçait de l'anéantir aux premières heures de sa frêle existence ;

Et dans sa marche grave, mais rapide, elle a éteint le feu ardent qui s'allume au foyer du brillant midi ; magnifique arc-en-ciel, elle plane maintenant au-dessus des vagues de l'Océan apaisé.

Et dès qu'elle est descendue dans le sein de la mer ardente, les étoiles qui ont bu sa lumière nous apportent la consolante certitude que, bien qu'invisible à nos yeux, elle ne continue pas moins à briller sur les plaines d'un autre monde.

Dans les sentiers obscurs de cette étroite vallée, gardons saintement le rayon d'amour émané de Dieu. Cachons dans notre



---

sein fidèle la semence de l'union divine ; qu'elle y fleurisse, car l'amour et la vérité ne sont qu'un.

HENRI DE VELDECK.

*Le chant de la joie.*

Les joies sont des fleurs ; l'amour est une joie : aimer, c'est s'exercer joyeusement dans la souffrance ; car les roses et les œillets se fanent. Veux-tu, quand elles se fanent, dire adieu à l'amour ? –

Veux-tu consacrer ta vie à un printemps, sans tresser plus longtemps des couronnes ? – Parce que les roses se sont rapidement fanées pour toi, as-tu trouvé des épines dans les caresses ?

Hâte-toi de cacher ta blessure ; va chercher de douces lèvres. Les lis brillent pleins de magnificence et de majesté : ils éveillent les désirs bien plus longtemps.

Tu ne voulais pas que le ver sortît de son trou pour arriver jusqu'à toi. Laisse donc cette belle si elle te trompe ! – L'été s'en va ; les fleurs se balancent

Et se courbant au souffle du vent ; c'est là que dans ton ivresse tu peux boire la félicité. Les tempêtes, hélas ! froides comme l'hiver, s'approchent lentement.

Alors il fait obscur, alors il fait nuit ; attends que le printemps sourie avec l'amour. Partout on voit des traces de décadence. – N'aime pas toutes choses, mais aime le tout.

REINHARD DE ZWETZEN.

*Le chant de l'espérance.*

Quelle est cette étoile, qui brille et loin à l'orient et qui est tournée vers les mages ? Qu'espèrent-ils trouver aux lieux où elle les appelle ? – Marchant à sa lumière, ils vont par monts et par vaux, et arrivés où elle brille, leur œil boit le ravissement, et la bienheureuse espérance les conduit.

Quel est ce prodige, le plus grand de la nature, qui se manifeste sur la terre d'Égypte ? – Tout un peuple, pauvre et opprimé, cherche avec un ardent amour sa patrie ; il marche sans se reposer à travers le désert ; vers la terre promise ; le soleil descend du ciel ; la colonne du feu, et la bienheureuse espérance le conduit.

Qui fait taire en nous la crainte de la mort et du tombeau ? – Des fleurs et des papillons se jouent autour ; – une chaîne éternelle nous entraîne loin du périssable dans le sentier de l'éternité ; – l'enveloppe tombe ; l'œil s'enivre de bonheur, et la bienheureuse espérance nous appelle.

La, colonne de feu, la sainte étoile nous dirigent à travers la vie ; le papillon et la fleur nous disent que la confiance ne doit jamais nous manquer, jusqu'à ce que, conduits par l'amour et l'espérance, nous ayons atteint notre patrie. – Un jour l'espérance s'évanouira ; ce sera le jour de l'accomplissement où notre âme boira l'amour éternel.

WALTER VON DER VOGELWEIDE.

*Le chant de la fidélité.*

Le dernier parfum de l'Éden qui rafraîchit notre front brûlant, quand la douleur se lève et nous mine à la suite de la misère, de la séparation, de la mort, – la dernière parole de consolation sortie de la bouche de l'ange, lorsqu'il chassa du paradis, dans une vie rude et pénible, l'homme qui avait appris à connaître la peur,

C'est le petit mot : fidélité ! Ce mot ouvre à nos yeux un monde dans lequel, sous un ciel éternellement bleu, la rose fleurît sans jamais se flétrir, la rose qui un jour s'épanouit dans tout son éclat sur nos cœurs, et qui, comme les cierges brûlant sans cesse sur les autels, dissipe les ténèbres de la nuit la plus profonde.

Lors même qu'elle serait ravie à ma vue, que l'harmonie de sa voix ne charmerait plus mon oreille, que je ne conserverais plus la fugitive espérance d'être un jour réuni à elle, et de voir tarir les pleurs que mon œil verse dans l'abandon et la solitude ;

Lors même qu'elle serait cachée dans le sarcophage, jouissant là-haut de la félicité céleste ; que les jours dorés seraient passés pour elle sur le trône impérial ; qu'elle serait haïe d'un monde qui lui tresse une couronne d'épines, lors même que Dieu l'aurait abandonnée, – je n'abandonnerais pas ma rose.

C'est là ce qui donne de la dignité à l'âme, c'est là ce qui aplanit les sentiers difficiles, ce qui ôte du cœur la discorde, le plus lourd fardeau de l'existence. J'ai atteint le but de mes désirs, le monde m'offre une image, et pour moi – hélas ! – les larmes de l'amour ont presque plus de charmes que ses plaisirs.

BITTEROLF

*Le chant de la foi.*

Vous errez joyeusement parmi les étoiles, les fleurs et les soleils. Doués d'intelligence, vous puisez dans la nature des connaissances profondes et des plaisirs enivrants. – Vos larmes se changent en perles. Vos douleurs naissent de l'ardeur avec laquelle vous vous plongez, dévorés de désirs, dans la source de toute beauté, vous reposez sur le sein de l'amour.

Lors même que vous sentez l'angoisse de vos blessures, c'est comme si une rose fleurissait quand le soleil au bord de l'horizon la contemple et lui sourit. Lors même que vous combattez d'actions et de pensées contre la foule des soucis, vous n'en sortez pas moins de la lice victorieux et ceints de laurier.

Qu'importe à celui qui, au lieu de bâtir sur des fleurs et des étoiles, bâtit sur la croix noire qu'on aperçoit dans un lointain obscur avec son air sévère et imposant, et appelant celui qui a confiance en elle, – que lui importe l'éclat des plaisirs du monde, que lui importent la rose, la couronne, la clarté brillante des étoiles ? ah ! ce ne sont que de pauvres débris de la magnificence des cieux.

Le pèlerin a-t-il la certitude d'arriver au terme du voyage, parce qu'il a eu la force de renoncer aux plaisirs terrestres ? – Sait-il si des lis et des palmes y croissent pour lui ; si après sa longue prière il sera admis au rang des bienheureux qui entourent le trône de l'Éternel ?

Non, oh ! non. – Atteindra-t-il le but ? – Tressera-t-il des couronnes d'amarantes au sein de la lumière, au milieu de la joyeuse troupe des anges ? – Ah ! il n'en sait rien. Lors même qu'il serait encore plus abaissé, qu'il serait mille fois plus loin de la joie et des plaisirs, ne serait-il pas plus heureux que votre enfant de la joie ; car il presse avec amour la croix sur son cœur.

[À suivre]

## LA PHILOSOPHIE ROMANTIQUE

Par Léon Noël<sup>1</sup>

C'est Schleiermacher, qui, brusquement, fait apparaître l'orientation chrétienne du groupe romantique en publiant *ses Discours sur la Religion*. Timide essai d'un théologien, dont la foi personnelle est branlante, pour retrouver lui-même et pour rendre à ses amis quelque estime de la piété protestante. A vrai dire, ce qui reste du christianisme dans la religion de Schleiermacher est

---

<sup>1</sup> Mgr Léon Noël, philosophe belge (1878-1953), il présidera longtemps l'Institut supérieur de philosophie de Louvain, et dirigera jusqu'à sa mort la *Revue philosophie de Louvain*.

bien tenu, et cette religion même semble se réduire à un sentiment très vague par lequel l'individu se sent en continuité avec la vie universelle. Mais à peine les cercles romantiques ont-ils pris connaissance de l'essai du théologien de Berlin qu'une vague d'enthousiasme chrétien les possède.

Se peut-il qu'un tel résultat soit dû à cette œuvre molle et déclamatoire ? Non, elle a plutôt fourni l'étincelle à des matériaux prêts à flamber. Un an plus tôt, à l'automne de 1798 [25-26 août], les frères Schlegel, Novalis, le philosophe Schelling s'étaient rencontrés à Dresde. Ils avaient fait ensemble de longues visites au musée de peinture, découvrant les œuvres des vieux peintres allemands et italiens ; faisant, entre autres, de longues stations devant la Madone de saint Sixte. Ils s'efforçaient de dépouiller leur éducation protestante, leurs idées rationalistes, pour se faire une âme à l'unisson des tableaux qu'ils admiraient ; en élargissant ainsi la sphère de leur moi ils n'étaient que fidèles à leur méthode esthétique. Bientôt Auguste de Schlegel s'exerçait à « traduire en vers » les pieux sentiments qu'il lisait dans les gestes des saints personnages ; Novalis composait d'admirables poèmes chrétiens ; Tieck et Wackenroder faisaient écho à ces exercices. Les exhortations de Schleiermacher tombaient sur des esprits qui ne demandaient qu'à les dépasser.

C'est alors que Novalis lit aux réunions d'Iéna un fragment intitulé « Die Christenheit oder Europa »<sup>2</sup>. Tableau idéalisé du Moyen Âge, on y voit l'Europe parvenue à un âge d'or, la vie de l'esprit épanouie merveilleusement dans une civilisation bien harmonisée. La direction de l'Église, l'autorité des papes forment le fondement de cet équilibre heureux. La Réforme en a commencé la ruine et elle s'achève dans la Révolution. Mais le romantisme prépare une nouvelle unité spirituelle et un nouvel âge d'or.

Le morceau de Novalis est resté inédit, mais les idées qu'il contenait ont passé plus tard dans les cours d'Auguste-Guillaume de Schlegel ; elles ont largement pénétré l'école romantique ;

---

<sup>2</sup> Frédéric Schlegel se disposait à publier cet essai dans l'Athenäum, mais il sembla un peu trop paradoxal. Pour en atténuer l'impression, on songeait à publier en même temps un morceau de Schelling d'une tendance tout opposée : *Epikürisches Glaubensbekenntnis des Heins Widerporstens*. Mais, finalement, Goethe, consulté en cette occurrence, donna un avis négatif. Aucun des deux morceaux ne fut publié. *L'Europa* de Novalis ne figure que dans la quatrième édition de ses œuvres complètes ; dans la cinquième édition le fragment a de nouveau disparu. Le *Widerporst* de Schelling, publié également plus tard, contient des déclarations « épiciuriennes » d'après lesquelles il n'y a de religion que dans la jouissance du sensible. Mais ensuite, il fait l'éloge de la vieille religion catholique, pleine de poésie et de joie sensible.

Schelling lui-même leur a fait une place dans sa philosophie de l'histoire. Ensemble avec les Schlegel, il a élaboré cette opposition de la poésie chrétienne et de la poésie païenne dont nous avons retrouvé l'écho dans la *Préface de Cromwell*.

La mythologie païenne s'arrêtait aux images définies d'où procède une nature dominée par des lois immuables. Elle répondait à un âge du monde où l'esprit était encore enchaîné. Le christianisme c'est l'esprit délivré, reprenant conscience de sa souveraineté sur les choses. D'où la poésie chrétienne. Elle tourne le dos à la nature ; elle ne songe qu'à l'avenir infini qui s'ouvre devant la liberté. Simples allégories où transparait cet avenir, pures anticipations d'une vie plus haute à laquelle ils nous appellent, tels sont les « mythes » chrétiens. Encore faut-il, pour rester poétiques, qu'ils gardent assez d'éléments sensibles pour parler à l'imagination. Et ici Schelling, plus encore que les Schlegel, oppose la splendeur du culte et de la hiérarchie catholique, l'Église « œuvre d'art vivante », à la pauvreté esthétique, à la banalité intellectuelle de la Réforme<sup>3</sup>. Est-il encore panthéiste ? En tout cas, il se défend de l'être, et l'affirmation d'un Dieu personnel, distinct à la fois du monde et du sujet, paraît, à certains moments, répondre au moins à ses intentions<sup>4</sup>.

Tandis que se dessine ainsi l'évolution interne du groupe romantique, les circonstances du dehors ont bien changé. Les armées françaises ont passé le Rhin, mais l'expérience concrète des bienfaits qu'elles apportent a retourné bien des cœurs. Quelques mois d'occupation ont suffi à faire de Goerres un nationaliste convaincu. Plus tard Fichte lui-même deviendra le prophète du germanisme exalté, et tandis que les sentinelles françaises battent le pavé de Berlin, il prononcera dans la salle de l'Académie les *Reden an die deutsche Nation*. Il est vrai que les armées de la République sont devenues les armées de l'Empire. Mais Fichte aurait-il mieux aimé le

---

<sup>3</sup> Ces idées sont développées dans le cours sur la Philosophie de l'Art, d'Iéna et de Würzburg (1802 à 1805). On les retrouve, et encore plus poussées, dans les *Vorlesungen über die Methode des akademischen Studiums*, qui sont de 1803. Plus tard la philosophie de la religion a repris une couleur plus protestante. Les cours de Schelling et de Schlegel sont contemporains du *Génie du Christianisme*, mais les idées qu'ils expriment se sont formées bien avant. Il y a là des manifestations parallèles d'un mouvement général et européen. Si l'on voulait en rechercher les origines, il faudrait remonter beaucoup plus haut, vers Rousseau, Lessing et même au delà. Immense question dont il ne s'agit pas ici.

<sup>4</sup> Il serait intéressant, au surplus, de comparer la *Philosophie religieuse*, œuvre où Schelling développe les idées auxquelles nous faisons allusion, avec les doctrines nettement pluralistes de son ami Franz Baader et avec celles que Frédéric de Schlegel développe après sa conversion au catholicisme. On y verrait les étapes logiques d'une évolution.

régime que la Belgique a connu sous le Directoire ? Quoi qu'il en soit, le mouvement romantique allemand, aux environs de 1806, a tourné tout entier au nationalisme. Il revient en même temps à la monarchie : Novalis a trouvé des accents mystiques pour célébrer l'avènement de Frédéric-Guillaume III ; Fichte démontrera que l'unité de commandement est nécessaire à la défense de la liberté. Il ne faut pas se presser de croire que le romantisme ait abouti à se mettre en contradiction avec ses points de départ. Toutes les forces de l'Allemagne se tendent pour la libération du territoire national, les forces intellectuelles et littéraires comme les autres ; c'est un phénomène de réaction vitale que d'autres pays ont connu, à leur tour, en 1914 ; les concepts s'en arrangent comme ils peuvent. Mais les concepts de la philosophie romantique sont des concepts mobiles et fluents ; ils unissent, dans leur imprécision, des tendances contraires ; ils peuvent aboutir, sans contradiction formelle, à des issues divergentes.

C'est précisément l'intérêt que présente une étude du groupe romantique, entre 1795 et 1806, de nous montrer le mariage, dans les mêmes esprits, de la déduction et du rêve, de la raison et du sentiment. La philosophie romantique a pris pour base de ses concepts ce qui, dans la vie de l'âme, est à l'opposé des concepts : l'action, l'aspiration vague, le torrent tumultueux de la vie subconsciente. Mais la vie réunit, dans sa riche complexité, toutes les tendances à la fois ; elle dépasse la claire raison dans deux directions opposées : l'indéfini de la matière et l'infini de l'esprit. Les notions de Fichte, plus encore celles de Schelling et de Schleiermacher se tiennent à l'intersection de ces mondes contraires. De là leur attirance troublante et leur étrange fécondité. Certains diraient : de là leur radicale perversité. Ils exagèrent. Le romantisme est équivoque. Il n'est pas nécessairement pire que la vie dont il reflète l'hésitation ; il ne l'est que s'il renforce en les divinisant les tendances qui nous tirent vers en bas. Il peut être bienfaisant lorsqu'il oppose à l'étroitesse désespérante d'une pensée sèchement mathématique le sens de la complexité du réel. Comme la vie, il peut donner tous les fruits, les meilleurs et les pires. Il est apte à toutes les évolutions

En fait, au cours d'un siècle, tout est sorti du romantisme. Schleiermacher est le père du protestantisme libéral et son ami Frédéric de Schlegel s'est fait catholique. On a vu du romantisme dans la Révolution de 1848 et dans la grande Allemagne de Bismarck. La littérature d'imagination n'a suscité que trop d'imitateurs à Manfred, à René, à Saint-Preux, mais un large mouvement d'art religieux est sorti des cénacles allemands dont nous avons parlé ; il a entraîné un mouvement plus large encore de

retour à la vie religieuse. En France, en Angleterre on montrerait la même chose. Les gens qui n'aiment pas la démocratie ont accoutumé d'y voir du romantisme, mais on en trouverait tout autant dans les mouvements nationalistes. En regardant une partie de ces résultats, on a porté sur le romantisme les jugements les plus passionnés. L'équité voudrait qu'on les mît, tous ensemble, en balance.

### BÉATRICE LUKOMSKI-JOLY



*Novalis*, Béatrice Lukomski.

## Novalis

Reposant dans son tombeau, à minuit voilé,  
Le linceul de virginité pour toujours vierge,  
Seul corps gît enseveli, et l'Amour resplendit.

L'Amour resplendit, sorti de son blanc linceul,  
Sorti du tombeau, parfumé de nard, Il aime.  
Il aime, vivant, la poésie clamant l'amour.

Sa poésie écrite glorieuse, je lis,  
Née de son blanc tombeau, écrin grâce à sa plume,  
Le voile, que nul ne lève avant l'heure, vole.

Avant l'heure, j'écris les heures de sa plume.  
Blanche ou de soleil, il illumine mon cœur.  
Cœur resplendit avec Sophia, lumineuse.

Blanche de ciel bleu, il ouvre sa tombe fleurie,  
Pour n'être jamais dévoilé de son verbe clair,  
Et vole derrière le voile qu'il soulève.

Il aspire l'aether des nuées qu'il a vues,  
Et au jardin des roses bleues, dévoile Saïs  
Et Isis rejoint Osiris au temple vivant.

Reposant sans se reposer, le tombeau vide,  
Il vient sur une aile bleue, près de mon jardin,  
Et mort, là, vit, épousée de vie dans l'amour.

Nature s'enchant de voir l'éveil, lors ses nuits,  
Novalis prend en son cœur le parfum des roses,  
Et grandit son seuil bleu dans le parfum solaire.

<http://articles.bugquest.fr/Beatrice-Lukomski-Joly/novalis>

## Le nectar pourpre

Tu es venu écouter mon valeureux ciel,  
Au matin sublime, aux nuances qui paraissent,  
Et de tes lèvres empourprées par le soleil,  
Tu as embrassé ma bouche qui, les mots, laisse.



Tu es descendu des étoiles, des champs clairs,  
Sans prévenir, sans solitude, sans rien dire,  
Voir l'éclatante patience aimant le jour et l'éclair,  
Que le royaume garde des Nues qui m'aspirent.

Le vent était léger, l'air doux, et tu brillais ;  
Je voguais telle une voile, au repos, heureuse  
D'être sur ton sein reposé ; la plaie priait,  
Et je buvais le nectar pourpre, douloureuse.

Tu m'as pris les deux mains, chérissant la vertu,  
Aimant le jour illustre, la vie patiente,  
Ton verbe éclatant quand se lève l'attendu,  
Puisque tu m'espères de valeur en attente.

Tu as chanté un chant qu'âme céleste écrit,  
Et sans dire mot, filas la divine voie,  
Semée de fleurs que les prés disent de répit,  
Bleutées comme la rose, or comme la joie.

Tu es venu montrer ton visage brillant,  
Tes yeux bien aimés et ta robe de lumière ;  
Sans crainte, j'ai pris le chemin resplendissant,  
Et lors, je te vis t'élever de ton suaire.

Les oiseaux chantaient pour ta clarté au coucher.  
Toutes les fleurs grandissaient de ta main levée.  
Les rus nimbaient d'une fine étoile ton duché,  
Pierres cuivrées saluaient ta grâce épousée.

Portier de ma poésie ; époux de mes vers,  
Toi, vins porter le flambeau dans ma nuitée,  
Entrelaçant mes mains libres d'un verbe ouvert  
Et mes bras lient ta grandeur à l'aube donnée.

*Poème écrit en hommage à Novalis.*

<http://articles.bugquest.fr/Beatrice-Lukomski-Joly/le-nectar-pourpre>

### **Je viens d'un pays**

Je viens d'un pays duquel je suis un depuis toujours ;  
Y coule du miel répandu sur mes cheveux jais du jour.

De l'eau d'ambre est versée avec l'huile de jasmin en pluie,  
Arrosée de rose d'Ispahan pour que jamais je n'oublie.

Le matin y est une fleur que les destins célèbrent,  
Et la parure de ses aurores est une sagesse solaire  
Que mon émoi aime de toutes nuits dédiées d'épreuves  
À ses pétales fleuris qu'Éden donne à mes fleuves.

Je viens d'un pays qui n'a que l'ineffable pour père  
Et à sa vue, je m'incline, l'esprit léger comme l'air  
Quand souffle m'adore sculptée d'éternité et de murrhe.  
Jasmin, rose et oranger sont de son jardin bleu azur.

Enfant des beautés qui sont d'une même face,  
Je suis l'aurore du chemin choisi pour toute grâce,  
Que palmes dessinent de ses saveurs d'argan  
Quand l'olive et son huile sont mes onguents.

Pierre roule ; ciel s'ouvre ; ruisseaux me soignent,  
Et sources révèlent mon pays dans l'oliveraie sans fagnes  
Que les jasmins adorent du levant flamboyant dans l'air,  
Que Zoroastre donne de levain sage à mes pairs.

S'il n'est qu'un pays ruisselant d'or son firmament  
Que mon rayon aime de son flamboiement,  
Il est l'unique et la vérité que tous connaissent de gnose,  
Car son parfum de nard est plus fort que d'Ispahan, sa rose.

Lorsque roses, muscade et myrrhe s'envolent  
Du pays duquel je suis un depuis toujours, et survole,  
C'est du miel versé dans mes mains que je suis l'appui,  
La reconnaissance de l'offrande sublime à la vie.

*Écrit en hommage à Novalis mais la rose bleue est ici rose rouge bien que je parle souvent de la rose bleue.*

<http://articles.bugquest.fr/Beatrice-Lukomski-Joly/je-viens-d-un-pays>

A handwritten signature in cursive script, reading "Frédéric von Hardenberg".

## NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1<sup>er</sup> octobre 1837.

---

## SOMMAIRE

### Documents littéraires et témoignages

- « Une poésie qui respire. Une poésie qui conquiert », *La Quinzaine littéraire* du 16 au 31 janvier 1977.
- *La Wartbourg*, par la comtesse Ida de Hahn-Hahn (suite), *Revue germanique*, novembre 1936.
- Léon Noël, « La philosophie romantique » (suite et fin), Académie royale de Belgique, 1<sup>er</sup> août 1927.
- Béatrice Lukomski-Joly, *Trois poèmes : Novalis, Le nectar pourpre, Je viens d'un pays*, 2018.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2018